

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 26

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184307>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

changements, condamner une entrée et son escalier. Nous aurions, en cas pareil, posé une barrière au haut de l'escalier, pour que le public ne s'y engageât pas inutilement. Oui, mais cela aurait manqué d'imagination.

Les Bâlois ont fait mieux : L'escalier est parfaitement libre, vous descendez de confiance et, tout en bas, vous vous trouvez nez à nez avec deux mannequins, un vieux et une vieille, et celle-ci vous présente un écriteau sur lequel vous lisez plus ou moins philosophiquement :

Man darf nit do abe, gehnd nume Wieder ufe.

(On ne doit pas descendre par ici; remonte seulement !)

On fait bonne mine à mauvais jeu et l'on remonte en riant. Cependant je crois que quelqu'un s'est fâché, car la vieille a le bout du nez cassé.

Ce qui rend cette farce piquante pour les Bâlois, c'est que ces deux mannequins sont la représentation fidèle de deux originaux bien connus à Bâle. L'homme a consenti à poser, mais la brave femme n'a jamais voulu. On l'a attrapée tout de même. Les Bâlois la rencontrent constamment dans les contrôles, guichets, vestiaires de tous les bals et concerts, où son humeur justifie, paraît-il, la forme peu aimable de l'injonction que son sosie de bois adresse au public.

Je m'aperçois qu'en racontant cela, j'enlève aux futurs visiteurs de l'exposition la saveur de la déconvenue. N'importe, quand vous y irez, ne manquez pas d'aller dire bonjour au vieux Treulin et à la vieille Bichsel.

Ed. COMBE.



Un journal français publie, d'après la *Revue Pittoresque*, et sous le titre : *La mort d'un chat*, les vers qui suivent. Nous trouvons dans ce charmant morceau tant de simplicité, de fraîcheur et de sentiment, que nous regrettons de n'en pas connaître l'auteur, qui n'est pas indiqué dans le journal qui le reproduit.

La foule grossissait de minute en minute.

— Qu'est-il donc arrivé ? Sans doute une dispute, On en voit tous les jours dans ce quartier. — Mais non, C'est un joueur de tours qui soulève un canon...

— On dit que l'omnibus vient d'écraser un homme.

— Le malheureux ! — Le monstre ! ah ! madame il assomme Sa femme et ses enfants. — Vite à la chaîne ! au feu !

Tels sont les mots confus qu'on recueille au milieu

Du fouillis tapageur de la folle cohue ;

Et les groupes toujours s'épaississent ; la rue

A peine à contenir ce flot. Un bébé blond,

Aux lèvres de sa mère appuyant son beau front,

Dit : « Je voudrais bien voir ! — Veux-tu vite le taire !

Répond une voix douce et qui feint la colère,

Si les sergents de ville allaient nous emmener ! »

Et le charmant blondin a l'air de s'étonner.

Ce n'est qu'avec regret, en retournant la tête,

Comme s'il eût quitté des ivresses de fête,

Qu'il s'éloigne. On approche enfin du premier rang,

Où sans peine l'on voit que cet événement,

Qui cause tant de bruit, n'a rien de bien terrible.

Là le rire domine et la scène est risible.

Car ce n'est pas le feu, ni des enfants qu'on bat,

C'est une femme en pleurs devant le corps d'un chat.

« A ses larmes joignons en cœur notre prière,

» Disaient quelques plaisants. A son heure dernière

» Un chat tout comme nous a son entrée au ciel. »

Et les gamins chantaient : « C'est la mère Michel ! »

Mais elle se leva soudain. Elle était vieille ;

Les rides qu'elle avait n'étaient pas de la veille,

Et sa voix de mourante, et ses cheveux tout blancs,

Et le pénible effort de ses pas tout tremblants

A la foule moqueuse imposèrent silence.

» Ah ! messieurs, vous trouverez risible ma souffrance ;

» Si vous saviez combien vos rires me font mal !

» Je n'avais pour ami que ce pauvre animal.

» En fait d'être aimé j'en ai perdu bien d'autres !

» Vous êtes jeunes tous et vous avez les vôtres ;

» Des parents, des bambins au sourire adoré.

» J'en avais aussi, mais Dieu m'a tout retiré !

» Les voix qui m'entouraient m'ont dit adieu bien vite.

» Non ! vous ne savez pas, quand tout cela vous quitte,

» Quand on ferme des yeux qu'on avait vu s'ouvrir,

» Comme on se sent tomber, comme on se sent vieillir !

» Bien des jours ont fini depuis que je suis veuve,

» Et si je vous contaï tour à tour chaque épreuve,

» J'en aurais pour longtemps. J'ai payé mon écot

» A toutes les douleurs. J'ai quatre-vingts bientôt,

» C'est beaucoup, n'est-ce pas ? Mais deux mots vont suffire.

» Vous comprendrez. J'avais un trésor... Chère Adsire !

» J'étais seule avec elle, et cet ange, c'était

» De mon bonheur passé tout ce qui me restait !

» Sa mère était ma fille et sa mère était morte.

» Mon gendre, un digne époux, est mort aussi ; de sorte

» Que j'ai, comme j'ai pu, pris soin de leur enfant.

» Ma tâche était bien lourde, et j'ai senti souvent

» De mes doigts affaiblis s'échapper mon aiguille.

» Mais je la regardais ; elle était si gentille !

» Toute petite encore elle avait si bon cœur,

» Qu'elle rajeunissait mon âme et mon ardeur.

» Elle me rapportait des bons points de l'école,

» Des prix, et m'embrassait. Qu'un tel baiser console !

» Un jour elle arriva serrant dans ses deux bras

» Ce chat que vous voyez. Oh ! ne souriez pas !

» Elle avait recueilli cet ami dans la rue.

» Fièvre de sa trouvaille elle était accourue.

» Croyant dans sa naïve et douce pitié,

» Que même un animal a droit à l'amitié.

» Depuis elle s'en fit un compagnon fidèle ;

» Elle le caressait, il dormait auprès d'elle ;

» Ils se causaient parfois d'un air tout sérieux.

» J'aimais à contempler leurs poses d'amoureux ;

» Dans ses longs poils soyeux elle cachait sa tête,

» Et le câlin autour du cou de la coquette

» Croisait tout doucement ses pattes de velours,

» Et moi, plus folle qu'eux, je regardais toujours.

» Je rêvais, j'oubliais mes tristesses anciennes ;

» Leurs charmantes gaîtés me rappelaient les miennes,

» Et ne me doutais pas... Adsire avait atteint

» Sa quatorzième année, et sa taille et son teint

» Promettaient la santé. Vint cet hiver du siège.

» Mais ce récit est long, peut-être, je l'abrège.

» Je vis ma chère enfant s'attrister et pâlir,

» Et... toute seule encor, j'ai dû l'ensevelir.

» Comprenez-vous pourquoi j'étais là tout à l'heure

» A genoux, et pourquoi devant un chat je pleure ?

» Seul il me consolait... il vient de me quitter !

» Il avait l'air de voir mes larmes, d'écouter !

» Quand je lui rappelais sa petite maîtresse.

» Il venait près de moi chercher une caresse.

» Et sur mes vieux genoux se coucher tristement.

» A qui vais-je parler de ma fille à présent ? »

Et les rieurs avaient l'émotion dans l'âme,

Tous, ils baissaient la tête en disant : « Pauvre femme ! »

Ils avaient vu qu'un chat, un rien, peut devenir

Le suprême témoin d'un dernier souvenir !

